comme certain d'en obtenir de plus précis une fois qu'on serait arrivé au Cap de Bonne-Espérance.

Une seule personne, Mme Bartelle, fut assez raisonnable pour comprendre les observations de sir Richard et de Valentin. Mais un motif plus puissant que toute autre considération lui faisait un devoir de ce voyage.

—Il faut que je retrouve mon mari, disait-elle.

Quant aux autres héritiers, sourds à tous les raisonnements et grisés par la lecture attrayante des voyages en Afrique de M. Levaillant, qu'ils venaient de dévorer, ils répétaient avec le fiévreux enthousiasme des millions en perspective : " L'héritage ou la mort."

La fatigue, la soif, la faim, les sauvages, les bêtes féroces...tout cela se poétisait dans le lointain et disparaissait d'ailleurs devant les millions de Gaspard.

XI.

Quelques années auparavant, Clémence eût peut-être hésité à quitter son beau Paris, à risquer sa vie et surtout sa beauté dans des contrées lointaines où il n'y avait ni bals, ni spectacles, ni plaisirs. Mais depuis sa ruine, son Paris à elle n'existait plus. Plutôt que d'assister au triomphe de ses rivales, Clémence préférait affronter tous les dangers, au bout desquels scintillaient du moins, comme une étoile brillante, les millions du cousin Gaspard, c'est-à-dire la possibilité de recommencer une vie de plaisir et de luxe.

Ainsi que Clémence, Geneviève n'avait pas la moindre idée de ce que sont les voyages dans des pays sans chemins et sans civilisations. Comme sa cousine, elle était d'ailleurs fascinée par l'appât des millions qui lui permettraient d'écraser de son luxe et de son orgueil les gens devant qui elle avait dû s'incliner si longtemps.

Au lieu de s'associer aux sages représentations de Valentin et de sir Richard, Morany applaudit aux projets de ses parents. Loin de les dissuader de leur voyage, il les y poussa et promit même de les accompagner.

Il avait plusieurs raisons pour agir ainsi. D'abord, il sentait fort bien que le duel dans lequel avait succombé M. Ernest Martigné avait attiré l'attention de la justice sur la série d'accidents arrivés à cette famille, et qu'une nouvelle catastrophe donnerait lieu à une enquête sévère. Enfin il espérait que dans les vastes solitudes de l'Afrique et au milieu des dangers de tout genre qui environnent les voyageurs il lui serait facile de venir à bout de ses projets mystérieux.

Quoiqu'elle éprouvât au fond du cœur, malgré tout ce qu'elle faisait pour la combattre, une antipathie aussi injuste qu'inexplicable contre M. Morany, Juliette s'applaudit de l'avoir pour compagnon, à cause de ses filles, pour lesquelles il serait un protecteur si elle-même venait à succomber.

La courageuse jeune femme ne se dissimulait en effet aucun des dangers de son entreprise. Elle avait longuement questionné sir Richard et M. Morany sur l'Afrique, et dévoré tous les récits de voyage qu'elle avait pu se procurer. Sa seule inquiétude était pour ses deux petites filles. Elle eut un instant la pensée de les laisser en France, mais elle n'avait personne à qui les confier.

Puis, ces enfants, habituées à ne jamais quitter leur mère, ne pouvaient vivre sans elle. Juliette redoutait en outre pour ses deux filles le sort fatal qui avait atteint successivement tant de membres de sa famille. Après de longues et cruelles hésitations, elle se décida donc à emmener avec elle Cécile et Emma. Un voyage en mer et le séjour dans un pays chaud pouvaient avoir une heureuse influence sur la santé de ces deux enfants

Une protection que Juliette estimait beaucoup plus efficace encore que celle de Morany, c'était celle de Valentin Mazeran. Quoiqu'il n'eût aucun intérêt dans la succession Novéal, puisqu'il n'était le cousin de Juliette et de Clémence que par leur mère, Valentin avait déclaré qu'il accompagnerait ses cousines dans leur expédition.

Ce voyage était du reste le plus grand bonheur qui pût lui arriver sous tous les rapports, car il l'enlevait à la vie de désordre dans laquelle il perdait sa fortune, son intelligence et sa santé.

Un autre voyageur se joignit à la caravane, bien qu'il y eût un intérêt encore moindre que Valentin lui-même. Ce voyageur n'était autre que sir Richard Overnon.

Durant l'intervalle qui s'était écoulé entre les lettres qu'il avait écrites dans l'Inde, au Cap, etc., et les réponses qu'il en avait reçues, sir Richard était venu fréquemment visiter les Martigné. On n'avait pas tardé à prendre en amitié cet excellent homme d'un caractère si gai et si égal, d'une humeur si obligeante et si généreuse. De son côté, sir Richard, qui aimait la vie de famille et les joies du foyer, n'avait pas de plus grand plaisir que de venir causer le soir dans le jardin de Morany, où il retrouvait les enfants, qu'il adorait, son ami Valentin et surtout la belle Clémence.

Mon Dieu oui ! Mme Martigné était parvenue à enrôler le jeune Anglais sous la bannière de ses adorateurs. On trouvera peut-être qu'elle s'était remise en campagne bien peu de temps après la mort de son mari ; mais, en vérité, elle l'avait fait, pour ainsi dire, à son insu. La coquetterie s'était tellement infiltrée dans le sang de Clémence, que la jeune et jolie veuve jouait de l'œil et de la voix sans y songer, comme les doigts d'un pianiste courent d'eux-mêmes sur le clavier, tandis qu'il pense à autre chose.

Sir Richard avait le cœur trop naïf et trop inflammable pour résister à ce regard charmant, à cette voix mignarde, à ces paroles tantôt railleuses, tantôt sentimentales, qui semblaient à la fois provoquer et repousser l'amour. Overnon était, du reste, une conquête précieuse pour Mme Martigné. Noble, jeune, beau garçon, il possédait tout ce qui peut flatter la vanité d'une femme. Il avait pourtant fait jurer à Mazeran de ne point parler de sa fortune, et s'était présenté comme un cadet de famille, vivant d'une pension fort suffisante, mais n'ayant rien de plus à attendre. Les excellentes qualités qui semblaient écrites sur sa figure avenante et loyale étaient de nature à inspirer l'estime et l'affection. S'il avait résisté plus longtemps au manège de Clémence, peut-être aurait-elle fini par l'aimer, quoiqu'elle ne lui crût pas la fortune qu'elle rêvait chez son futur époux ; mais le pauvre garçon, conquis dès le premier jour, fut dès lors un de ces esclaves soumis, sur la fidélité desquels une coquette peut compter aveuglément.

Valentin, qui avait finit par se lier intimement avec sir Richard, lui fit un jour cette observation, fort généreuse de la part d'un rival :

—Mon cher ami, lui dit-il, donnez à un enfant gâté une poupée de cinq cents francs qu'on laisse toujours à sa disposition, et un polichinelle de dix sous dont il ne pourra se servir que rarement, et vous verrez qu'au bout de quinze jours il tiendra beaucoup plus au modeste polichinelle qu'à la superbe poupée. Vous prétendez quelque fois que ma cousine me préfère à vous ; mon Dieu, non ! Au contraire, peut-être ; seulement Clémence est